



Le texte de la glose, de l'énonciation au discours

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. Le texte de la glose, de l'énonciation au discours. Driss Ablali, Guy Achard-Bayle, Sandrine Reboul-Touré, Malika Temmar. Texte et discours en confrontation dans l'espace européen, Peter Lang, pp.83-97, 2018, 978-3-0343-2661-2. <https://www.peterlang.com/view/9783034326612/chapter-004.xhtml> . hal-01899808

HAL Id: hal-01899808

<https://hal-upec-upem.archives-ouvertes.fr/hal-01899808>

Submitted on 22 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le texte de la glose, de l'énonciation au discours

Dans ses entretiens avec Claudine Normand, Antoine Culioli (Culioli, Normand 2005) dit éviter d'utiliser, si ce n'est dans un emploi usuel, le mot *discours*, dont la définition théorique lui échappe, mais il recourt au mot *discursif* et parle d'*activité discursive* pour signaler que le langage est pris dans des échanges. En 1978, en réponse à André Jacob qui l'avait sollicité pour un article dans une revue philosophique et lui avait proposé comme sujet : Linguistique du discours et discours sur la linguistique, il a rédigé un bref texte en reprenant cet intitulé (Culioli 1978). Il y évoque la distinction entre la linguistique scientifique et la linguistique institutionnelle, « soumise aux lois du marché », et s'inquiète d'une extension du domaine linguistique, peu contrôlée théoriquement, avec l'apparition récente de la désignation de « sciences du langage », à la satisfaction de beaucoup : « il y aura bien toujours un recoin pour l'activité libre des locuteurs, un autre pour l'assise sociale des sujets, un autre pour leur psyché, etc. » (Culioli 1978 : 484) Mais il avertit que le langage et l'activité discursive ne sont pas la propriété exclusive du linguiste et que si le logicien, le psychologue, l'ethnologue, l'historien, le critique littéraire, le documentaliste, entre autres, sont tous conduits à travailler sur des données textuelles, il y a variation dans « les types de données, les conditions d'observation et les procédures de manipulation, les règles de représentation, la cohérence des raisonnements que l'on effectue sur ces représentations. » (Culioli 1978 : 485)

Le langage sera ainsi appréhendé par le linguiste de l'énonciation à travers des « suites textuelles » (phoniques ou graphiques) qui ont d'une part des propriétés formelles et qui sont d'autre part des énoncés, définis comme des agencements de marqueurs¹ d'opérations, repérés par rapport à un système référentiel (espace-temps, relation inter-sujets). Le *texte* est ainsi conçu, à partir des données empiriques, comme un ensemble de formes interprétables qui résulte de mises en relation lui assurant sa cohésion :

« (...) ce sont ces dernières [les mises en relation] qui construisent la cohésion d'un discours, d'un *texte* (quand on dit qu'un énoncé fait sens, il fait d'abord *texte*). Et ce *texte*, dans une intrication permanente, est formé d'opérations – relevant d'une activité

¹ Sur la notion de marqueur, introduite par A. Culioli en linguistique de l'énonciation, on peut se reporter à Ducard (2004).

[Tapez ici]

qui est aussi bien activité de représentation que de régulation, car elle est inscrite dans l'action – ; ces opérations, qui sont des catégorisations, des schématisations, etc. vont se trouver entrer directement dans un échange qui se produit dans des circonstances et à un moment particuliers, tout le système de ces opérations étant un dispositif qui leur permet, justement, de s'appliquer, par référence, par renvoi, à des situations particulières. » (Culioli 2003 : 145-146)

La délimitation du domaine de la théorie des opérations prédicatives et énonciatives, avec la triade Représentation/Référenciation/Régulation, indique comment le linguistique s'articule avec le psychologique, le sociologique, l'anthropologique et comment il est possible d'introduire des concepts issus de domaines connexes comme ceux d'interaction sociale, d'institution, d'imaginaire et de symbolique, et, à partir de là, élargir l'investigation en prenant en compte d'autres dimensions de la textualité et de la discursivité. La théorie de l'énonciation devient alors, dans cette optique, l'étude de l'activité signifiante de langage dans l'exercice de la parole et du discours, à travers les textes. Notre propos visera, dans cette perspective théorique, à redéfinir la glose dans l'activité énonciative, au regard d'autres approches, et à montrer, à partir de l'analyse d'un exemple, en quoi elle est un générateur de texte. Nous concluons par une ouverture de la linguistique de l'énonciation à des questionnements relevant du discours, au sens de ce qui institue socialement et idéologiquement la parole des individus.

1. Linguistiques de la glose

Du bas-latin *glosa*, issu du grec *glossa*, le terme de glose a son origine dans la tradition philologique d'établissement, d'étude et de commentaire des textes homériques, qui donnent lieu à des glossaires destinés à en faciliter la compréhension. Le mot désigne usuellement les annotations interlinéaires, marginales puis infrapaginales qui servent à éclairer le sens des mots, et par extension le commentaire d'un texte. Le nom de glose et ses dérivés appartiennent ainsi au vocabulaire de la pratique interprétative des textes et relève de l'histoire de la textualité. Il a reçu une nouvelle acception dans les études linguistiques. Parmi les auteurs et références théoriques généralement cités, nous pouvons mentionner Roman Jakobson et la fonction métalinguistique, avec ce qu'il nomme les « propositions équationnelles » (1963 : 204), Josette Rey-Debove (1983) et l'étude du métalangage, Catherine Fuchs (1982) et la reformulation paraphrastique comme « conduite métalinguistique des sémantismes » et constitutive de la production textuelle, dans un aller-retour entre expressions et significations, Irène Tamba-Mecs (1994) pour les gloses explicatives en discours, qui sont des mises en relations sémantiques constituant des « formulaires de l'expérience parlée du sens », Jacqueline Authier-Revuz (1994,

[Tapez ici]

1995) et la modalisation autonymique, suivie par Catherine Julia (2001) traitant des gloses de spécification du sens, enfin le groupe Sémantique lexicale et discursive (Université d'Aix-en-Provence), qui définit la glose dans le droit fil de l'histoire sémantique du mot : « La glose du mot en discours consiste pour le locuteur à apporter un éclairage sur le sens à apporter à ce mot. » (Steuckardt 2003 : 9). Ce qui a donné lieu à plusieurs études des marqueurs de glose (2005) introduisant un Y explicatif d'un X, certains avec métaterme (*appeler, autrement dit, ce qui veut dire, c'est-à-dire, je veux dire, en d'autres termes*), d'autres sans métaterme (*à savoir (que), bref, comme, donc, en somme, en particulier, ou, ou plutôt, par exemple, tel (que)*). Dans cette perspective Augusta Mela (2004), qui montre comment l'informatique peut renouveler l'étude des gloses, définit la glose comme un « sous-ensemble des reformulations en discours », en distinguant les reformulations de phrases et les reformulations de mots, par définitions principales et définitions parenthétiques, auxquelles le nom de glose est réservé. Ce qui correspond aux trois critères fonctionnels, selon Franck Neveu : sémantique (« *séquence métalinguistique portant sur un mot* »), syntaxique (« *en situation parenthétique* ») et pragmatique (« *à visée explicative* ») (Neveu 2003 : 148). Ajoutons ce que dit Sandrine Deloor (2012), du point de vue de la sémantique argumentative, sur la valeur méthodologique de la glose pour l'analyse sémantique. C'est « une représentation du sens de l'énoncé, qui synthétise et transcende l'ensemble des faits sémantiques mis au jour » (Deloor 2012 : 2) au moyen des manipulations et des mises en relation des énoncés en situation, permettant de construire la glose du linguiste.

Dans une perspective énonciative, selon Authier-Revuz (2003), la modalité autonymique, en tant que « *mode de dire* » cumulant une nomination et sa représentation, une référence à la chose et une référence au mot qui nomme la chose, « l'usage de la mention », ou « l'énonciation, la mise en contexte discursif de l'autonymie “en emploi et en action” » (Authier-Revuz 2003 : 84), met en jeu un dédoublement énonciatif. Et cette « configuration énonciative de suspens réflexif du dire arrêté par les mots qui ne “ne vont plus de soi” » (Authier-Revuz 2003 : 89) est indicative de la discursivité (genres et types de discours, domaines, rapport au langage). Catherine Julia (2001) a repris ce cadre d'analyse dans son étude des gloses de spécification du sens, dont la forme canonique est X, *au sens* + CARACTERISANT. Ces gloses de stipulation d'un sens lexical sont considérées comme des formes épilinguistiques représentatives de la sémantique spontanée et « naturelle » du locuteur-énonciateur. C. Julia fait remarquer que la spécification sémantique est liée à une activité définitoire et souligne le fait que les descriptions sémantiques produites s'apparentent aux descriptions sémasiologiques du métalangage lexicographique : « Le système épilinguistique

[Tapez ici]

observable à travers les gloses de spécification décrit également le sens en *catégorisant*, en *définissant* (par synonymie) ou en *exemplifiant*, mais selon un modèle qui lui est propre. » (Julia 2001 : 274). Elle accorde par ailleurs à la glose, dans son contexte, un rôle d'indice instructionnel dans la détermination des isotopies et l'interprétation, se tournant alors vers la sémantique textuelle (Rastier), et retenant le postulat d'une compositionnalité du sens lexical.

Ce postulat m'amène à rappeler que Greimas, dans sa *Sémantique structurale*, dit que le discours est une « succession de déterminations » (Greimas 1966 : 69), où se reconnaissent des « continuités isotopes » (Greimas 1966 : 72), et que le fonctionnement normal du discours comporte un aspect métalinguistique basé sur un « principe d'équivalence d'unités inégales » (Greimas 1966 : 72-73). L'*expansion* est ainsi un mode de fonctionnement métalinguistique du discours, qui trouve son expression sémantique, dans un cadre phrastique, dans la *définition discursive*. Son corollaire est la *condensation* qui s'exprime dans la *dénomination*. Expansion et condensation sont caractéristiques de l'« élasticité » du discours, et les classèmes constituent le cadre de l'organisation de l'univers sémantique. Là encore le modèle lexicographique sert à l'analyse sémantique, par le biais de deux procédures lexicographiques : la parasyonymie et l'analyse des dénominations par leurs définitions.

2. Glose et activité énonciative

De ce qui précède et en me situant dans le sillage de la théorie de l'énonciation développée par Antoine Culioli, je retiendrai certains aspects de la description linguistique de la glose, pour lui donner un sens élargi. Et je repartirai de quelques propos d'A. Culioli. Il évoque ainsi la capacité à gloser, c'est-à-dire à « fabriquer, je dirais presque spontanément, de la métalangue avec de la langue naturelle » (Culioli 2002 : 119), selon un mode intuitif d'aperception par le locuteur-énonciateur de son activité énonciative, avec « cette espèce de *retour* sur soi-même qui fait que l'on essaie de s'analyser en train de parler » (Culioli 2002 : 121). Il dit encore que le sens d'un terme est la représentation qu'il déclenche et que la représentation, par suite d'interactions, est ramenée à un énoncé qui « est riche de tous les échos apparentés, de toutes les familles paraphrastiques, du fait que chacun des termes va évoquer autre chose. » (Culioli 2002 : 180)

Le sujet parlant, qui est aussi un sujet entendant et à l'écoute de ce qu'il dit, dans le flux variable de sa conscience linguistique, est mû par une intention de signifier, entre le déjà dit et le à-dire. De temps à autre la valuation opérée en cours d'énonciation porte sur les façons de dire et elle se manifeste par des (re)formulations, explicitations, justifications, motivations, interrogations. Le locuteur-énonciateur s'explique avec les mots-pour-le-dire, passant à un niveau métalinguistique, selon une conception topologique du langage, avec ses « étagements

[Tapez ici]

compliqués » (Culioli 1967 : 70). La langue et un savoir sur la langue sont alors exhibés dans un énoncé réflexif. Nous parlerons de dénivellation – plutôt que de dédoublement énonciatif ou de boucle –, comme le fait l'épistémologue Robert Blanché, à propos de la tension entre abstrait et concret dans les théories de la connaissance : « (...) de même qu'une différence de température est nécessaire pour que fonctionne une machine thermique, de même faut-il que l'esprit, pour comprendre, dispose d'une dénivellation qui lui permette de circuler entre deux plans (...). » (Blanché 1967 : 99). Le locuteur-énonciateur se trouve ainsi dans un rapport d'extériorité à son dire. Le terme d'épilinguistique sera réservé pour désigner le rapport interne/externe inhérent à l'activité énonciative, tournée d'un côté vers le monde à dire, de l'autre vers le dire sur le monde, comme un ruban à double face. Par analogie avec le régime du préconscient en psychanalyse, médiation entre les désirs, affects, fantasmes inconscients et les mots, qualifié par Lacan (1986 : 76) de « bavardage par lequel nous nous articulons en nous-mêmes », nous pouvons concevoir l'épilinguistique comme le régime du préconscient de la langue dans son rapport au langage. De ce point de vue la glose est une activité épimétalinguistique, avec des dénivellations variables selon le degré de conscience linguistique, de l'épi- au méta-.

Le mouvement de représentation de la langue dans son emploi, en référence au monde et dans ce qu'elle signifie, a un effet de dérive discursive. C'est ce que Greimas met en avant avec le discours en expansion et les isotopies sémantiques, comme dans le discours lexicographique. L'article de dictionnaire de langue n'est au fond qu'une glose spécialisée et normalisée. Mais la glose sera ici étendue à la dimension encyclopédique du dictionnaire : le savoir sur les mots et le savoir sur les choses, ou plus exactement le savoir sur les mots qui disent le monde.

Une réflexion de Frédérique Sitri, dans sa contribution à l'ouvrage collectif sur le « fait autonymique en discours » (Authier-Revuz, Doury, Reboul-Touré 2003), avec le point d'achoppement qu'elle signale au terme de son étude, nous permettra de préciser ce qui est en jeu dans le texte de la glose. Elle distingue deux formes d'activité « métadiscursive » dans le processus de construction des objets de discours : un jugement d'adéquation sur la nomination des objets de discours, avec un retour réflexif relevant de la modalisation autonymique, et une situation où l'objet de discours lui-même naît du questionnement sur le sens d'un mot. Elle donne l'exemple d'un échange lors du conseil d'administration d'un lycée où les participants s'interrogent sur la définition du mot *propagande*. Dans sa conclusion elle s'interroge sur ce type de configuration « où l'autonymie est pour ainsi dire constitutive de l'objet de discours » (Sitri 2003 : 215) et elle fait le constat que le travail de définition est inséparable d'un travail sur les valeurs axiologiques du terme en discours et d'un travail d'exemplification, en

[Tapez ici]

établissant un rapprochement avec la lexicographie, où description du signe, description des choses et connotations sont associées.

« Un tel constat doit sans aucun doute être mis en relation avec le fait que le référent “problématique” est une notion (*propagande*) : nous dirons que l’objet de discours consiste ici en un “travail sur la notion” dont le travail sur le signe (le signifié du signe) qui le désigne n’est qu’un aspect. Un des prolongements possibles de cette recherche consisterait donc à reprendre, en partant du traitement de l’autonymie, la question des relations entre “objets de discours” et “notion”, à la lumière des situations discursives où la question sur le mot est le point de départ de la construction de ce que l’on pourrait appeler “un objet de connaissance”, comme c’est par exemple le cas dans le discours philosophique. » (Sitri, dans Authier-Revuz, Doury, Reboul-Touré 2003 : 215)

Cette remarque présente l’intérêt de pointer la distinction entre le mot et la notion, qui renvoie, dans le cadre de la théorie de l’énonciation, à un complexe de représentation signifiable et délimité, dans la langue, par un ensemble de représentants linguistiques, auxquels vont être assignées, dans les échanges discursifs, des valeurs référentielles. La glose ne consiste pas seulement à éclairer ou créer des significations, en réponse à un dit, dans des énoncés de reprise, ou par anticipation ; elle est aussi un parcours de reconnaissance interprétative dans le domaine notionnel, à la recherche du sens dans le cours d’énonciation. Tout terme linguistique a un double versant, celui de la notion et de sa représentation dans la signification et celui de son occurrence dans un espace référentiel par son emploi en situation.

Certaines situations discursives suscitent la glose, comme dans un entretien, quand une question est posée sur la signification à donner à un terme dans ce qu’il représente (la notion) et sur son adéquation. Une situation d’interview journalistique radiophonique nous permettra ainsi d’exemplifier notre propos sur l’activité de glose et sa textualisation.

3. Désignation, dénomination et glose : un exemple

La séquence constitue un moment du Journal de 12h30 de France Culture, le 11 mars 2015. Le journal est présenté par Antoine Mercier et son invitée est Marie-Anne Matard-Bonucci, historienne, professeur à l’Université Paris 8 et membre de l’Institut universitaire de France, spécialiste du fascisme.² La question du jour est ainsi formulée par Antoine Mercier : « Que

² Sa thèse portait sur l’histoire du fascisme en Sicile. Elle s’est intéressée à divers aspects de la violence politique et sociale dans l’Italie contemporaine (mafia, antisémitisme, terrorisme). Ses recherches les plus récentes ont concerné l’histoire de l’antisémitisme, en France et en Italie. Elle a notamment publié *L’Italie fasciste et la persécution des juifs* (Perrin, 2007). Auteure d’une histoire de la mafia, elle a également co-écrit un *Atlas des mafias* aux éditions Autrement avec F. Maccaglia.

[Tapez ici]

reste-il aujourd'hui du 11 janvier ? C'est la question que nous posons sur France Culture. »³ L'actualité est d'abord commentée par un journaliste : mouvement « Fête la fraternité », pour « prolonger l'esprit du 11 janvier » ; sondage Ipsos sur la motivation des Français après les manifestations. Antoine Mercier reprend la parole et interroge son invitée pour savoir si elle est d'accord sur le fait qu'il ne resterait pas grand-chose de cet esprit. Marie-Anne Matard-Bonucci répond et ajoute une remarque à propos de l'analyse qui est faite de la situation actuelle : « on a beaucoup parlé d'islamo-fascisme et là je crois que là qu'on se trompe voilà ». Ce qui permet à Antoine Mercier d'enchaîner sur le sujet suivant qui concerne l'Etat islamique. Des informations sont données sur les actions en cours de l'État islamique, avec un commentaire sur une vidéo montrant l'exécution au pistolet par un enfant d'une dizaine d'années d'un otage israélien accusé de faire partie du Mossad, avec un message d'un membre français de l'État islamique.

Vient alors la question⁴ :

AM : Vous allez nous expliquer pourquoi ce terme d'islamo-fascisme / utilisé rappelons-le par Manuel Valls / n'est pas approprié pour désigner en l'occurrence l'idéologie ou la manière d'agir de l'État islamique

Il s'agit, dans cette intervention métalinguistique, d'interroger la signification d'un nom composé, en mentionnant une source énonciative qui en légitime un emploi possible et discutable, en tant que désignateur inadéquat en référence à une situation particulière (*en l'occurrence*).

M-A M-B : Parce que parce que je pense que...à la fin on ne comprend plus rien / que ça brouille la perception du phénomène / alors c'est vrai que... dans l'imaginaire de certaines... euh catégories le fascisme est resté / le nazisme encore plus / comme le mal absolu / donc c'est un mot qu'on utilise mais qu'on finit euh par priver euh de sa signification / on va dire euh en parlant du Front National / il y a eu tout un débat / les gens du Front National euh sont fascistes euh alors qu'ils ne le sont pas / en l'occurrence il y a une forme de national-populisme qui est extrêmement dangereux / on va dire euh ceux qui font ces attentats monstrueux sont fascistes / or euh les gens au sein du Front national il y a un discours d'opposition euh à l'islam voilà vous voyez que

³ Référence aux manifestations qui se sont déroulées les 10 et 11 janvier 2015 en France - « marche républicaine » - en réaction aux attentats terroristes, à Paris, du 7 janvier contre la rédaction du journal Charlie Hebdo et la prise d'otages dans une supérette casher du 9 janvier. Le premier ministre Manuel Valls avait alors déclaré : « Il faut que l'état d'esprit de ce 11 janvier reste. »

⁴ La transcription de l'oral est élémentaire, avec seulement une barre oblique pour signaler les pauses et la segmentation de la séquence.

[Tapez ici]

c'est un outil qui à mon avis qui à mon avis / le mot fascisme n'aide absolument pas à la compréhension des phénomènes actuels / alors y a quand même un vocabulaire euh très riche pour qualifier ce qui est en train de se passer qui est absolument euh monstrueux / on peut parler de volonté d'installer une dictature théocratique on peut parler d'une forme de... religion politique on peut parler de terrorisme évidemment / mais laissons le fascisme aux vrais historiens ou aux vrais nostalgiques du fascisme / qui sont peu nombreux

La réponse se fait en trois temps, un premier temps sur le mauvais emploi du mot *fascisme* accolé à *islamisme*, un second temps sur l'amalgame qu'il induit, un troisième pour la requalification des faits avec d'autres dénominations.

Parce que parce que je pense que...à la fin on ne comprend plus rien / que ça brouille la perception du phénomène / alors c'est vrai que... dans l'imaginaire de certaines... euh catégories le fascisme est resté / le nazisme encore plus / comme le mal absolu / donc c'est un mot qu'on utilise mais qu'on finit euh par priver euh de sa signification /

Cette dernière séquence met en cause l'emploi de l'expression en référence à la situation à laquelle elle s'applique en mettant en rapport signification et perception. L'historienne, tout en validant la valeur imaginaire du mot par identification à un repère sans commune mesure qui lui donne tout son sens (*fascisme = le mal absolu*), explique le processus de désémantisation par l'état résultatif (*à la fin, on finit par*) manifesté par le hiatus entre l'usage de la désignation et la signification (*donc... mais*).

on va dire euh en parlant du Front National / il y a eu tout un débat / les gens du Front National euh sont fascistes euh alors qu'ils ne le sont pas / en l'occurrence il y a une forme de national-populisme qui est extrêmement dangereux / on va dire euh ceux qui font ces attentats monstrueux sont fascistes / or euh les gens au sein du Front national il y a un discours d'opposition euh à l'islam voilà vous voyez que c'est un outil qui à mon avis qui à mon avis / le mot fascisme n'aide absolument pas à la compréhension des phénomènes actuels /

Le second temps exemplifie le mauvais usage et ses effets par la juxtaposition de deux propos supposés (*on va dire*) de dénomination, d'une part celui des membres du Front National, dont le mouvement politique est requalifié (*national-populisme... extrêmement dangereux*, le qualificatif porté au haut degré pouvant être interprété comme une marque de concession : ce n'est pas du fascisme c'est du national-populisme mais qui n'en représente pas moins un danger extrême), d'autre part celui des auteurs des attentats de l'État islamique, qualifiés de « monstres » pour leurs actes, commis au nom d'une religion à laquelle s'oppose le discours

[Tapez ici]

des premiers. Là encore l'invalidation du nom choisi pour désigner un état de chose dévalue la signification du mot dans sa fonction conceptuelle (*un outil... aide à la compréhension du monde*). L'historienne avait déclaré, en début d'entretien : « *on a du mal... à trouver les bons instruments pour penser ce qui se passe aujourd'hui* ».

alors y a quand même un vocabulaire euh très riche pour qualifier ce qui est en train de se passer qui est absolument euh monstrueux / on peut parler de volonté d'installer une dictature théocratique on peut parler d'une forme de... religion politique on peut parler de terrorisme évidemment /

Le troisième temps enchaîne sur l'énonciation métalinguistique, en posant l'existence, a contrario de ce qui est un cas de dénomination impropre, de (re)formulations plus appropriées à la situation (*alors y a quand même*), distribuées dans une série d'équivalents (*on peut parler de... on peut parler de... on peut parler de...*). La leçon de vocabulaire politique est modulée par une reprise du jugement moral et humain sur le fait historique (*absolument monstrueux*).

La stipulation finale du sens prend la forme d'une injonction, pour sa réappropriation par deux usagers autorisés (*vrais historiens, vrais nostalgiques*), qui attestent de l'emploi juste du mot, dans leur pratique scientifique pour les uns, idéologique pour les autres.

mais laissons le fascisme aux vrais historiens ou aux vrais nostalgiques du fascisme / qui sont peu nombreux

Le journaliste reprend au final la question métalinguistique du comment nommer ce qui est indicible. L'historienne confirme alors en suivant l'orientation de son interlocuteur et en concédant une comparaison extrême que le mot de fascisme permet de pointer, tout en clôturant par sa prise de position initiale.

AM : C'est aussi un problème / rapidement / du moment qui est de nommer / la difficulté de nommer

MA M-B : Oui oui on a effectivement du mal à nommer et on a envie de parler de fascisme parce que... en effet là on atteint un des sommets euh dans l'horreur hein les nazis tuaient des enfants là ce sont des enfants euh qui tuent / il y a comme une espèce de renversement / mais n'employons pas le mot fascisme

Le cours que suit l'énonciation montre bien que l'état de choses en cause (*causa*), ce qui est mis en question et discuté, en vue de prendre position publiquement, depuis la place de l'historien, est la relation entre un nom, avec la signification qui lui est attribuée en fonction de ce qu'il représente (la notion, mixte de réalité, d'imaginaire et de symbolique), en référence à une situation. La compréhension opère par dénivellation entre nomination, représentation et

[Tapez ici]

référenciation, avec la régulation par la langue commune et la culture partagée, l'interaction, la co-énonciation, la règle et le format de l'entretien radiophonique.

4. Pour conclure : l'instance du discours⁵

Ce que ne relève pas l'historienne, à partir de l'interpellation du journaliste, c'est la valeur pragmatique des dénominations, avec leur fonction illocutoire, sur un mode de communication politique qui veut que soient lancés des mots d'éclat dans la sphère publique, provoquant le débat, et que signalait l'allusion à la parole du premier ministre⁶, prononcée à la radio (RTL) au lendemain des fusillades de Copenhague, le 14 février 2015 : « Pour combattre l'islamo-fascisme, puisque c'est ainsi qu'il faut le nommer, l'unité doit être notre force. » Cet énoncé montre bien la distinction à faire entre d'un côté la notion et la valeur référentielle de son occurrence et de l'autre son nom : on ne combat pas un nom, on combat ce qui est ainsi justement nommé (*puisque c'est ainsi qu'il faut le nommer*), et le combat n'en est que plus justifié. C'est la force argumentative du nom.

La déclaration du premier ministre avait enclenché une investigation médiatique sur l'expression. *L'Express* titrait ainsi un article : « “Islamo-fascisme” : c'est quoi cette expression ? » et questionnait : « D'où vient-elle ? », « Qui l'utilise ? », « Est-elle pertinente ? ». ⁷ *Le Figaro* proposait une « Petite définition de l'“islamo-fascisme” à l'intention de Manuel Valls » en invitant Marc Crapez, chercheur en science politique, à un « décryptage », qui se concluait ainsi : « Peu pertinente sur le fond, et susceptible d'instrumentalisations, l'expression d'“islamo-fascisme” est donc moins appropriée que celle de “totalitarisme islamiste”. »⁸ *Les InRocks* se tournait vers Jean-Yves Camus, chercheur associé à l'Institut de

⁵ Nous n'employons pas ici le mot « instance » en référence aux instances du discours chez Benveniste : « Actes discrets et chaque fois uniques par lesquels la langue est actualisée en parole par un locuteur. » (É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard, 1966, p. 251). Il renvoie à la place occupée par la parole de l'énonciateur dans le discours social.

⁶ C'est ainsi que le JDD (*Journal Du Dimanche*), dans sa version en ligne du 16 février 2015 (lejdd.fr) titrait : « Manuel Valls : “Pour combattre l'islamo-fascisme, l'unité doit être notre force” », citant les déclarations du premier ministre sur RTL : « “Pour combattre l'islamo-fascisme, l'unité doit être notre force. Il ne faut céder ni à la peur, ni à la division”, a plaidé sur RTL Manuel Valls. “Il faut une rupture dans la gestion de l'islam de France. Et tous les imams devraient être formés en France”, a poursuivi le Premier ministre, précisant que les ministres de l'Intérieur et de l'Éducation, Bernard Cazeneuve et Najat Vallaud-Belkacem travaillaient en ce moment sur la question. »

Christian Estrosi, député et maire de Nice, et membre de l'aile droite de l'UMP, avait précédé le premier ministre en employant le mot lors de l'émission *C politique* puis sur Twitter, suite à la décapitation par Daesh d'Égyptiens chrétiens.

⁷ En ligne : http://www.lexpress.fr/actualite/politique/islamo-fascisme-c-est-quoi-cette-expression_1652029.html [consulté le 23 juin 2015]

⁸ En ligne : <http://www.lefigaro.fr/vox/societe/2015/02/18/31003-20150218ARTFIG00401-petite-definition-de-l-islamo-fascisme-a-l-intention-de-manuel-valls.php> [consulté le 23 juin 2015]

[Tapez ici]

relations internationales et stratégiques (IRIS) et directeur de l'Observatoire des radicalités politiques de la Fondation Jean-Jaurès (ORAP), pour lui poser la question du sens de ce « néologisme controversé » et pour lequel « Il y a des termes qui peuvent paraître appropriés dans le langage politique mais qui scientifiquement le sont beaucoup moins. »⁹ *Le Point* s'interrogeait sur la « valeur scientifique du mot », et donnait également la parole à Jean-Yves Camus, pour qu'il « dissèque ce vocabulaire dont on n'a pas fini de parler ». ¹⁰ Celui-ci déclarait encore : « (...) d'un point de vue scientifique, le terme a peu de validité. Mais Manuel Valls n'était pas dans un colloque universitaire. » Il y a en effet glose et glose, et même inter-glose. Le texte de la glose doit alors être plongé dans la discursivité de l'activité énonciative pour en saisir le sens et les enjeux. Ce n'est pas quitter la théorie de l'énonciation pour autant, qui se pose des *problèmes de signification* en s'intéressant à l'interprétation assignée par des énonciateurs à des énoncés, en situation, et où interviennent, comme le déclare A. Culioli, « représentations subjectives et collectives, images d'autrui, intentions conscientes et inconscientes, modulations, présupposés, relations pragmatiques entre sujets », auxquels s'ajoutent des *problèmes de référence* et des *problèmes de notions* (Culioli 1971). Mais il convient alors de compléter l'examen des formes signifiantes et de l'activité de représentation et d'interprétation des sujets par une enquête sur la circulation des énoncés et l'institution discursive.

Références bibliographiques

Authier-Revuz Jacqueline (1994), « L'énonciateur glossateur de ses mots : explicitation et interprétation », *Langue française* 103, 91-102.

Marc Crapez déclare ainsi : « Un spécialiste de l'extrême-droite lui dénie toute scientificité, en arguant qu'il a été forgé non par des universitaires, mais par des journalistes comme le britannique Christopher Hitchens. C'est faux. Le terme a été successivement employé par le sociologue Maxime Rodinson, par les historiens Malise Ruthven et Richard Pipes, ainsi que dans un mémoire de philosophie sur « L'idéologie communiste et l'islamisme », où le Tunisien Mezri Haddad s'inspire de la notion aronienne de religion séculière. L'on est donc fondé à vouloir s'en saisir dans une optique méticuleuse, aussi bien que dans son acception intuitive. »

⁹ « Peut-on parler d'"islamo-fascisme" comme l'a fait Manuel Valls ? », En ligne : <http://www.lesinrocks.com/2015/02/16/actualite/peut-parler-dislamo-fascisme-comme-la-fait-manuel-valls-11562684/> [consulté le 23 juin 2015]

¹⁰ « Que veut dire le terme "islamo-fascisme" ?

Pour la première fois, un responsable politique de premier plan a employé cette expression controversée. Le chercheur Jean-Yves Camus en explique la valeur. » *Le Point* - Publié le 16/02/2015 à 16:38 - Modifié le 16/02/2015 à 16:45. En ligne : http://www.lepoint.fr/societe/que-veut-dire-le-terme-islamo-fascisme-16-02-2015-1905496_23.php [consulté le 23 juin 2015]

[Tapez ici]

Authier-Revuz Jacqueline (2003), « Le fait autonymique : langage, langue, discours. Quelques repères », *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, textes réunis par Jacqueline Authier-Revuz Jacqueline, Doury Marianne, Reboul-Touré Sandrine, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 67-96.

Authier-Revuz Jacqueline, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, Paris, Larousse, 1995.

Blanché Robert (1967), *L'axiomatique*, Paris, P.U.F.

Culioli Antoine (1967), « La communication verbale », *L'aventure humaine, Encyclopédie des Sciences de l'Homme*, vol. IV, Paris, éd. Grange Batelière, 65-73.

Culioli Antoine (1971), « Signification », *Encyclopédie Alpha*, Paris, Éditions Grange Batelière.

Culioli Antoine (1978), « Linguistique du discours et discours sur la linguistique », *Revue philosophique*, n° 4, 481-488.

Culioli Antoine (2002), *Variations linguistiques. Entretiens avec Frédéric Fau*, Paris, Klincksieck.

Culioli Antoine (2003), « Un linguiste face aux textes saussuriens », entretien avec Simon Bouquet, *L'Herne 76, Saussure*, Paris, Éditions de l'Herne, 137-149.

Culioli Antoine et Normand Claudine (2005), *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Paris, Ophrys.

Deloor Sandrine (2012), « Les hypothèses observationnelles en sémantique : Qui ne glose rien n'a rien », *Cuadernos de Filología Francesa*, 23, pp. 37-53. <hal-00795934>

Ducard Dominique (2004), « Trace et marqueur : une perspective sémiologique », *Entre grammaire et sens*, Paris, Ophrys, 190-201.

Neveu Franck (2003), « La glose et le système appositif », *Le mot et sa glose*, 143-167.

Fuchs Catherine (1982), « La paraphrase entre langue et discours », *Langue française* 53, 22-33.

Fuchs Catherine (1994), *Paraphrase et énonciation*, Paris, Ophrys.

Jakobson Roman (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.

Julia Catherine (2001), *Fixer le sens ? : la sémantique spontanée des gloses de spécification du sens*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

Lacan Jacques (1986), *Le séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Paris, Seuil.

Les marqueurs de glose (2005), Agnès Steuckardt et Aïno Niklas-Salminen dir., Publications de l'Université de Provence.

[Tapez ici]

Mela Augusta (2004), « Linguistes et 'talistes' peuvent coopérer : repérage et analyse des gloses », *Revue française de linguistique appliquée*, 1 Vol. IX, p. 63-82.

Rey-Debove Josette (1997), *Le métalangage*, Paris, Armand Colin.

Sitri Frédérique (2003), « L'autonymie dans la construction des objets de discours », *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, textes réunis par Jacqueline Authier-Revuz, Marianne Doury, Sandrine Reboul-Touré, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 205-216.

Steuckardt Agnès (2003), « Présentation », *Langue et langage 9, Le Mot et sa glose*, Presses de l'Université de Provence, 5-17.

Tamba-Mecz Irène (1994), *La sémantique*, Paris, P.U.F.